



HÉLÈNE DELÉPINE



ROMAIN RUIZ-PACOURET



LISE STOUFFLET

# Expositions

## du 31 octobre 2021 au 16 janvier 2022

Abbaye Saint André - Centre d'art contemporain - Meymac

**Conception, organisation, réalisation**

Caroline Bissière & Jean-Paul Blanchet,  
assistés d'Églantine Bélêtre

**Communication et conception graphique**

Céline Haudrechy

**Régie** Laurence Barrier, Teddy Duffort, Vincent Farkas,  
Nuno Lopes Silva, Jean-Philippe Rispal, Maxime Thoreau

**Médiation** Jean-Philippe Rispal

**Accueil** Mathilde Lanier

**Photographies** © Aurélien Mole

Remerciements aux artistes et aux prêteurs

Place du bûcher

19250 Meymac

05 55 95 23 30

[www.cacmeymac.fr](http://www.cacmeymac.fr)

Facebook : [cacmeymacabbaye](https://www.facebook.com/cacmeymacabbaye)

Instagram : [cac\\_meymac](https://www.instagram.com/cac_meymac)

Ouvert du mardi au dimanche, de 14h à 18h

Fermetures exceptionnelles :

24, 25, 31 déc. et 1<sup>er</sup> janv.

Payant



# LISE STOUFFLET

Née en 1989, elle a grandi dans la banlieue sud de Paris / Elle est représentée par la galerie Pact, Paris / [www.lise-stoufflet.com](http://www.lise-stoufflet.com)



A table

Bassine

D'un monde à l'autre



Les regards



Côté jardin



Un monde à soi



Accompagné.e

## Iconographie de l'incomplétude, images de l'attente

La plupart des récits cosmogoniques qui content l'émergence de la vie et celle de l'humanité débutent par une cassure produite par un choc ou une explosion : la fracture de l'œuf primordial, la rupture de l'unité originelle que suit, comme une fatalité, l'expansion d'un univers toujours plus différencié, bien que restant marqué par le trauma de l'unité perdue. L'Histoire, les histoires, sont dès lors les produits d'une tension entre deux forces centrifuges et centripètes, une dynamique de dispersion et la tentation d'une reconstitution de l'unité première. Le désir comme pulsion, la sexualité comme moyen sont commandés par le sentiment d'une perte et le besoin de sa résorption, un désir de fusion que l'enfantement synthétise. L'amour, même animé de sentiments contraires, est l'expression sublimée de ces aspirations contraires.

Lise Stoufflet met en image cette problématique essentielle. Son travail donne à voir la sensation inscrite en chacun d'un manque, d'une incomplétude, expression projetée d'une absence. Elle met en image le constat de cette absence et l'aspiration unificatrice. L'évocation n'est pas uniquement sexuelle. Depuis le point nodal du désir, elle dit le temps indéfini de l'attente, elle dit l'attente du complémentaire, comme le yin appelle le yang.

La peinture de Lise Stoufflet est une peinture « ligne claire », de facture presque naïve. Elle est figurative et narrative. Les personnages, les objets sont reproduits au plus simple de leur forme, de manière à être immédiatement identifiables, indépendamment de leur rôle ou de leur fonction. L'absence d'ambiguïté formelle renforce paradoxalement l'étrangeté de la scène qui n'est pas le produit d'une simple translation vers un univers fictionnel. Chaque élément fonctionne au-delà de la représentation, sur un plan indiciel, étayant un récit dont l'économie se tient du côté du conte ou de la fable (dont on sait qu'elle tutoie le mythe en lui empruntant le sens du merveilleux) et donne à ses images des profondeurs métaphysiques.

Les yeux qui animent la façade du bâtiment cet hiver sont la réponse à une commande artistique éphémère du Centre d'art de Meymac. Ils illustrent la conception transitive que l'artiste a du fonctionnement des images, dont la composition s'inscrit en un point de bascule du temps et du sens. Depuis son caisson lumineux, l'œil rétro éclairé regarde, projeté par la lumière, vers l'extérieur du bâtiment en même temps qu'inscrit dans une fenêtre, il ouvre sur l'intérieur, conjuguant la métaphore de l'œil fenêtre de l'âme avec celle englobante, de l'œil qui voit tout.

On a rapproché son travail du surréalisme. Il en emprunte la facture, la conception figurative,

la pratique du collage et des raccourcis sémantiques. Lise Stoufflet accepte cette parenté.

À ce regard étonné, voire dubitatif et inquiet, sur la réalité perçue, Lise Stoufflet ajoute une résonance plus intime, nostalgique, une mélancolie. La distorsion qu'elle révèle, l'étrangeté qu'elle installe, ne tiennent pas seulement au trouble que produit l'écart entre l'image déployée et la logique qui l'examine ou le vécu qui l'éprouve. Elle agit au niveau premier de l'affect en donnant une forme visuelle à un déficit générique, en matérialisant un manque existentiel qui est d'abord l'effet d'un déficit d'altérité. Elle surligne l'existence en creux d'une absence : celle de l'autre ou l'élan suspendu du désir.

Le sentiment de cette incomplétude s'élargit à la perception d'un monde physique et social dont la réalité poreuse, minée par le désir, se dérobe. Il est difficile de le situer, tant il apparaît traversé de dimensions multiples qui cohabitent comme dans l'univers quantique qui fascine Lise Stoufflet, où la particule ne se manifeste qu'incomplètement dans l'une ou l'autre de ses deux natures. L'attention portée à l'une estompée partiellement la visibilité de l'autre.

Ce défaut ontologique, dont pourrait naître la spiritualité, l'amène à penser l'image au-delà de la représentation. La dimension symbolique l'emporte dans un jeu de collages de sens,

de condensations, de raccourcis activant les tensions secrètes qui sous-tendent notre rapport au monde confronté à une réalité qui nous englobe et nous dépasse, et à un futur dont le fatalisme s'impose dès que le travestissement de l'apparence s'é mousses.

Lise Stoufflet, adepte d'un monde plus inclusif, suggère qu'il existe des mondes parallèles où d'autres possibles cohabitent qui échappent aux contraintes classiques de la causalité et de la logique. A l'image de celles qui promettent les avancées de la physique et des mathématiques, dévoilant des modalités cachées, des intrications du temps et de l'espace formant l'assise d'une réalité virtuelle non exclusive. Un univers à la Lewis Carol, au sein duquel oscille symboliquement entre plusieurs états, l'image énigmatique du chat de Chester ou celle du chat de Schrödinger.

La peinture de Lise Stoufflet nous offre des imaginaires à la fois empathiques et nostalgiques dans lesquels chacun peut décider de sa vérité et échapper ainsi, émotionnellement ou en esprit, aux contraintes formelles que commandent les habitus, les pesanteurs sociales et culturelles, pour se dégager en bout, de l'emprise tyrannique du destin.

Jean-Paul Blanchet